

— Dix par jour, si vous voulez. Avant de débiter avec le patron, j'ai rédigé à moi tout seul l'*Amalgame*, organe *fusionien*, qui avait déjà huit numéros quand il fut supprimé.

— Jeune homme, ton avenir est dans tes mains. Veux-tu fusionner avec la rédaction du *Serpenteau* ?

— Oui, si elle veut soutenir mes principes, répondit Alcindor avec la fermeté d'un apôtre.

— Es-tu fou ? dit tout bas Valnoir en poussant le coude du bossu.

— Laisse-moi aller, je sais ce que je fais, répondit Taupier.

Madame de Charmière suivait ce dialogue avec attention, tout en égrenant une superbe grappe de raisin de Fontainebleau ; car on était arrivé au dessert.

Quand à Pilevert, il n'avait pas compris grand'chose à la conversation humanitaire, et il était attaché avec un grand crû des côtes du Rhône, quand la proposition du bossu lui fit dresser l'oreille.

— Minute ! cria-t-il, je ne veux pas qu'on débâche mon pître.

— Illustre rempart d'Avallon, tu n'en auras plus besoin, reprit Taupier ; le *Serpenteau* t'engage aussi. Tu dois être fort à toutes les armes ?

— Un peu non never. Pointe et contre-pointe. J'ai mes brevets.

— Très-bien ! tu seras là pour répondre aux réclamations. Dix francs par jour et du tabac à discrétion.

— Taupier, mon ami, ta charge est trop longue, murmura Valnoir.

— Ce n'est pas une charge, reprit à haute voix le bossu, et je vais m'expliquer tout à l'heure. Mais, avant de vous exposer mes vues, que notre belle présidente adoptera, j'en suis sûr, je fais appel à vos lumières pour trouver le nom de notre société.

— C'est inutile, j'en ai un et je ne le changerai pas, dit Alcindor d'un ton rogue.

— Voyons le nom, demanda Rose en souriant.

— L'association *fusionienne*, prononça majestueusement le pûllasse, s'appellera la *Société de la lune avec les dents*.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Bachand est mort dimanche matin.

L'hon. M. Cartwright a été élu à Huron-Centre par 400 voix de majorité.

On fait des ovations à lord Dufferin en Irlande et en Angleterre.

Le bruit de la mort de M. Cauchon, lieutenant-gouverneur de Manitoba, a couru la semaine dernière. On disait qu'il avait été assassiné.

Onze mille femmes sont opérateurs télégraphiques dans la Grande-Bretagne, et l'on dit que le plus souvent elles gardent les secrets qui leur sont confiés.

Vingt-huit comités de manufacturiers siègent en ce moment dans la province d'Ontario, afin de prendre en considération la question du tarif et de faire connaître les besoins de l'industrie. Voilà des gens qui savent procéder et obtenir ce qu'ils veulent.

Un nouveau journal, *Le Farceur*, vient de paraître en cette ville. M. Beaugrand en est le propriétaire-rédacteur ; les caricatures seront faites par M. Julien, autrefois de *L'Opinion Publique* ; nul doute qu'elles ne soient excellentes.

M. Adolphe Roy, qui a été considéré pendant des années comme l'un des plus habiles et des plus riches marchands de Montréal, a fait faillite. On dit que son passif dépasse \$400,000.

Rome nous envoie un autre délégué apostolique, un évêque irlandais encore, Mgr Lawrence Gillooly, évêque d'Elghin, qui a appartenu autrefois à l'ordre des Lazarites, et a été depuis vingt ans l'un des évêques les plus zélés et les plus estimés de l'Irlande.

M. Vennor annonce qu'on va avoir les froids et les chemins d'hiver dans le mois de novembre ; que décembre sera tempêteux et neigeux ; que vers le milieu de l'hiver, il y aura temps doux et dégel, et que l'hiver reprendra pour durer plus longtemps que de coutume. Si M. Vennor dit vrai, il faut s'attendre à voir tomber la neige bientôt.

MM. N. et A. C. Larivière, de cette ville, ont reçu une commande pour une voiture à deux sièges, de la part du général Sir Garnet Woollsely, qui s'en servira pendant son séjour dans l'île de Chypre. La voiture a été expédiée par le steamer *Circasien*.

L'*Evénement* et le *National* continuent de rompre des lances à propos de l'établissement et du rôle du parti national. Un correspondant, qui a signé : "Un libéral," a attisé le feu en accusant M. Fabre de vouloir abandonner le parti libéral, et la lutte se poursuit avec vivacité des deux côtés.

On dit que la composition actuelle du nouveau cabinet et la distribution des portefeuilles sont temporaires, et qu'avant longtemps des changements auront lieu. Il paraît certain que M. Chapleau remplacera M. Masson au printemps.

Les voleurs se distinguent, en ce moment, à New-York ; ils pénètrent dans les maisons riches, la nuit, se débarrassent, au moyen du chloroforme, des gens qui ne dorment pas assez profondément pour ne rien voir et rien entendre, et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main.

Les nouvelles d'Europe sont à la guerre. L'Angleterre entre en guerre contre l'Afghanistan que la Russie supporte et encourage. Est-ce le commencement d'une guerre européenne ? On parle d'une alliance entre la France, l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie.

Il est question de chauffer par la vapeur la cité de Springfield, Massachusetts, d'après le système Holly, la vapeur émanant d'une source commune. Lockport, Buffalo et New-York doivent aussi, paraît-il, essayer ce plan. S'il réussit, on se trouvera alors recevoir la chaleur dans les maisons, de la même manière qu'on reçoit le gaz et l'eau. La vapeur sera mesurée comme le gaz.

Il est beaucoup question d'établir des manufactures à Ottawa, et on dit que les Américains sont prêts à satisfaire ce désir et ce besoin s'ils trouvent le capital nécessaire. Mais là est la difficulté ; Ottawa est une capitale sans capital. Aucune ville n'a plus besoin de réaction qu'Ottawa ; depuis que les édifices parlementaires sont finis, il y a là des centaines d'ouvriers qui vivent de l'air du temps. Le transport du gouvernement y a développé une prospérité factice qui a fait place à une crise générale.

Le *Courrier du Canada* dit, avec raison, que dans la discussion et le règlement de la question de protection, on ne doit pas s'occuper de ce qu'on pense et dit en Angleterre, mais seulement de nos propres intérêts.

Nous sommes, dit-il, loyaux sujets de la couronne anglaise ; nous défendons ses droits et ses privilèges ; nous combattons ses ennemis. Mais la loyauté ne consiste pas à sacrifier nos marchands, nos industriels, nos agriculteurs aux marchands, aux industriels, aux agriculteurs anglais.

Le denier Guillaume, souscription populaire proposée par le maréchal Moltke pour créer une institution commémorative de la préservation des jours de l'empereur, a rapporté la somme de 1,603,518 marcs, plus de deux millions de francs versés par environ 12 millions de souscripteurs. Le maréchal, en rendant compte de ce résultat au prince impérial, l'a prié d'en fixer l'emploi. Celui-ci a réservé à son père le soin de décider ce qu'on fera de ces fonds, et a exprimé l'espoir qu'on pourrait les appliquer à l'amélioration du sort des classes ouvrières.

Le *Figaro* reproche à Vuillot d'avoir exprimé la rancune qu'il portait à Mgr Dupanloup, dans un article qu'il terminait par les paroles suivantes :

En somme, il ne fut, dans la vie, qu'un de ces passants remarquables qui n'arrivent pas.

Tous les journaux d'Europe font les plus

grands éloges du talent et des vertus de Mgr Dupanloup.

Si c'est un passant, il a passé en faisant beaucoup de bien, et en jetant beaucoup d'éclat sur la France et l'Eglise. M. Vuillot aurait pu blâmer ce qu'il y avait à blâmer chez Mgr Dupanloup, mais il aurait dû parler davantage de ce qu'il a fait pour la religion et la France.

Nous aurions aimé reproduire quelques-uns des discours prononcés à l'inauguration de l'Université-Laval de Montréal, ainsi que l'article remarquable paru, à ce sujet, dans la *Revue de Montréal* ; mais l'espace nous a manqué jusqu'à présent. On voit dans ces discours et cet article que c'est le désir et la décision de Rome qu'il y ait une succursale de l'Université-Laval à Montréal et non pas une université indépendante, et que les écoles de droit et de médecine cessent d'être affiliées à des universités protestantes. Il faut se soumettre, dit la *Revue* : des catholiques peuvent-ils agir autrement ?

L'acquiescement de Bartley sur toutes les accusations portées contre lui a produit sur l'opinion une pénible impression. Il ne peut exister de doute que, dans une mesure que nous n'avons pas à fixer, Bartley avait dû participer aux tristes événements dont la Beauce a été le théâtre et le pauvre Doré la principale victime. Et, cependant, il s'échappe, sans autre châtement qu'un an passé en prison à attendre son procès !

Cinq chefs d'accusation avaient été portés contre Bartley, et il a subi autant de procès suivis d'acquiescement. Le premier procès était pour le meurtre de Doré ; le second, pour coup de feu sur le grand-connétable ; le troisième, pour coup de feu sur Champagne, témoin de la Couronne ; le quatrième, pour lettre contenant menace de mort adressée à Champagne père et fils ; le cinquième, pour assaut contre un constable dans l'exercice de ses fonctions.

Le *Times* de Londres redoute beaucoup l'effet de la politique de protection du nouveau gouvernement.

Il demande si le gouvernement anglais permettra aux Canadiens d'imposer des droits moins élevés sur les produits venant des Etats-Unis que sur ceux des autres pays venant de l'Europe, sur ceux de l'Angleterre surtout.

Si, dit-il, la différence entre le gouvernement de M. Mackenzie et le gouvernement de Sir John A. Macdonald est que le premier essayait de développer le commerce entre le Canada et les Etats-Unis en tâchant d'en venir à une entente mutuelle, tandis que l'autre veut mettre en vigueur un tarif hostile aux Etats-Unis, nous avouons que M. Mackenzie avait parfaitement raison, et que son adversaire a tort.

Mais est-ce l'opinion des autres pays intéressés à nous empêcher de manifester qui doit guider ceux qui sont convaincus que la protection est nécessaire ?

La condition des ouvriers de la campagne, en France, a parfois ses fatigues excessives et ses privations. Mais elle ne saurait être comparée au sort des travailleurs des champs dans certaines parties de l'Italie. Voici le tableau de l'existence d'un paysan, tracé par le journal *l'Italie*, de Rome :

Ces paysans travaillent depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil ; à dix heures du matin ils se reposent une demi-heure et mangent un peu de leur pain.

Le soir, le travail fini, le *massaro* place sur un grand foyer situé au fond de la chambre d'habitation, une grande chaudière dans laquelle il fait bouillir de l'eau avec très-peu de sel. Les paysans se mettent à la file et ils viennent présenter leur écuelle de bois, dans laquelle ils ont mis leur pain coupé par tranches, au *massaro*, qui verse dessus un peu de cette eau salée, en y ajoutant quelques gouttes d'huile. C'est leur soupe, d'un bout de l'année à l'autre, et ils l'appellent l'*acqua-sale*.

Le *Figaro* est d'opinion qu'une fusion entre les conservateurs monarchiques et les républicains modérés est possible, nécessaire même pour empêcher la France de tomber entre les mains de Gambetta. Il affirme que les conservateurs n'ont pas un homme pour entreprendre une lutte

utile contre Gambetta et qu'ils doivent s'adresser à des hommes comme Freycinet ou Jules Simon. Il termine ses remarques comme suit :

Si l'opposition continue à être aussi fantaisiste, aussi peu méthodique, aussi peu politique que nous la connaissons, si l'on se contente de prédire aux républicains modérés qu'ils seront absorbés par les républicains avancés, au lieu de s'entendre avec eux pour essayer de résister à l'absorption, si l'on perd sa peine, son temps et son éloquence à des taquineries perpétuelles parfois amusantes, mais toujours sans portée, il est clair que nous sommes vaincus sans appel et qu'il ne nous reste qu'à ramener le pan de nos manteaux sur nos têtes, à l'instar des patriciens et des matrones romaines, qui attendaient l'épée des barbares.

Nous avons signalé récemment les symptômes d'agitation socialiste qui se manifestent en Italie. Avant peu, le gouvernement italien sera évidemment contraint d'imiter l'Allemagne et de promulguer des lois contre les meneurs de la démagogie cosmopolite. Déjà, paraît-il, l'Internationale a dressé ses batteries dans la péninsule, et le journal *l'Italie* nous révèle le programme de cette dangereuse association pour la région italienne, section des Romagnes. Le journal s'exprime ainsi :

Ce programme est un plan de guerre et un appel aux armes. La République elle-même est mise de côté et considérée comme une idée arriérée :

"Jeunes républicains ! venez à l'Internationale, dit le manifeste. "Voilà le Verbe de la vérité sociale."

"L'armée de la révolution est maintenant organisée : elle est prête ; le clairon sonne.

"Aux armes ! ouvriers, déshérités, soldats, salariés, déclassés, rebut de la société ; le socialisme a de grands bras ! tous unis, tous, tous ! nous nous insurgons au nom de la révolution sociale, et nous formerons la grande armée des vaincus qui vaincront la dernière, la terrible bataille du travail contre le capital !"

C'est donc à la force, c'est à l'assassinat c'est à la destruction qu'aboutit maintenant le programme de l'Internationale, On dirait le langage d'une tribu de Peaux-Rouges qui se prépare à se jeter sur une ville du Far-West.

On nous communique ce passage d'une lettre de Chateaubriand conçue en des termes si élevés, que nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant copie de ce fragment :

... Si j'en étais à recommencer ma vie, je n'écrirais pas un seul mot, et je voudrais mourir complètement ignoré ; mais je serai toujours chrétien comme je l'ai été, et plus que je ne l'ai été. Tout compté, il ne me reste dans la vie qu'une chose, la religion.

C'est elle qui donne l'ordre et la liberté au monde, et après cette vie une vie meilleure. Sans doute j'ai eu, dans les chagrins de mon existence, des moments d'incertitude et de langueur ; mais, en avançant vers le terme où j'arriverai bientôt, mes pas se sont affermis, et j'ai d'autant plus de foi dans cet accroissement de mes forces, que mon esprit n'a rien perdu de la vigueur de la jeunesse. Je suis resté tel que j'ai toujours été.

J'ai cru avant tout, dans la politique, à la liberté, je l'ai voulue par les rois, parce qu'il me semblait que, venant du principe du pouvoir, elle effrayerait moins et serait mieux ordonnée. Si les rois n'en ont pas voulu, ce n'est pas ma faute, et je leur ai assez souvent prêté leur sort quand ils ont pris une fausse route.

Maintenant, les rois tombent : je leur reste fidèle par honneur plutôt que par goût. La vie n'a quelque dignité que dans son unité et sa droiture. Voilà, monsieur, où j'en suis.

Je me prépare à mourir citoyen libre, royaliste fidèle et chrétien persuadé. L'avenir du monde est dans le christianisme, et c'est dans le christianisme que renaitra, après un ou deux siècles, la vieille société qui se décompose à présent...

CHATEAUBRIAND.

C'est le cas de dire aux soi-disant librepenseurs, en s'inspirant de la belle pensée de Xavier de Maistre : "Les grandes âmes cherchent en haut, les petits esprits ne regardent qu'en bas !"

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LABELLÉ. Atelier : 547, rue Craig.